

Catherine Attwood, *Fortune la contrefaite*
L'envers de l'écriture médiévale
Paris, Champion, 2007, 206 p.

Corinne Denoyelle
Université de Toronto

Catherine Attwood, maître de conférences à l'Université de Nottingham, présente dans cet ouvrage une synthèse de ses recherches sur la figure de Fortune aux XIV^e et XV^e siècles, thème sur lequel elle travaille depuis de nombreuses années et sur lequel elle a en particulier organisé un colloque en 1999¹.

¹ Catherine Attwood (ed.), « Fortune and Women in Medieval Literature », *Nottingham French Studies*, Vol. 38, No. 2, 1999.

Depuis le livre de Howard R. Patch², on sait l'importance de cette Fortune allégorique à la fin du Moyen Âge. Régente de l'individu comme des nations, c'est entre ses mains plus qu'entre celles de Dieu que se trouve le destin de l'humanité. Catherine Attwood se concentre particulièrement sur la notion de Fortune « patronne de la rhétorique », formule qu'elle emprunte à Friedrich Wolfzettel³. Tout l'intérêt de son ouvrage est de montrer comment Fortune joue un rôle de miroir chez les écrivains qui lui empruntent un certain nombre de traits définitoires pour se représenter eux-mêmes dans leur activité de professionnels de l'écriture. Double par essence, à la confluence des courants chrétien et aristotélien qui structurent la pensée médiévale, Fortune nourrit le goût des clercs pour le paradoxe, le débat, la dialectique. Mais les caractéristiques de la déesse servent aussi de modèle dans la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur écriture.

Catherine Attwood décrit l'identité créatrice de Fortune dans un plan clair et rigoureux, structuré par des synthèses efficaces, autour de deux grandes parties : tout d'abord, elle dégage la spécificité de ce personnage allégorique par opposition à d'autres, Nature, Amour, Infortune et Mort ; ensuite, elle montre comment les écrivains réinvestissent de manière positive les fantaisies de Fortune en se les attribuant.

² Howard R. Patch, *The Goddess Fortuna in Medieval Literature*, Cambridge, Harvard University Press, 1927.

³ Friedrich Wolfzettel, « La Fortune, le Moi et l'œuvre : Remarques sur la poétologie de Fortune au Moyen Âge tardif », in D. Kelly (ed.), *The Medieval Opus: Limitations, Rewriting and Transmission in the French Tradition*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 197-210 et 209.

Nature, dont l'influence bénéfique sur la création est le signe de son essence divine, est contrefaite, déformée par Fortune. Celle-ci ouvre par là aux auteurs une possibilité de créer à leur tour, ou plus précisément de trouver, d'inventer, en dehors de l'intimidant modèle divin. La déesse peut ainsi être la maîtresse des Arts libéraux et, plus particulièrement, de la dialectique. Parallèlement, la figure allégorique d'Amour passe en retrait aux XIV^e et XV^e siècles au profit de Fortune, plus neutre et plus proche de Mélancolie. C'est elle qui désormais commande aux amants et ce sont les vicissitudes qu'elle leur impose qui les poussent à devenir auteurs. De même, c'est l'Infortune plus que la bonne Fortune qui les fait écrire, les malheurs de l'existence s'avérant d'une grande fécondité littéraire, qu'il s'agisse des souffrances de l'existence, de la prison ou de la mort. La mauvaise Fortune procure aux malheureux la possibilité d'une écriture consolatrice.

Ces dimensions se prolongent dans la deuxième partie de l'ouvrage, où Catherine Attwood montre comment les écrivains de la fin du Moyen Âge trouvent un écho modélisant de leur propre condition dans la folie, l'inconstance et la féminité de Fortune. Ils se reconnaissent dans cette altérité et l'utilisent pour s'ouvrir des voies d'écriture plus larges que celles que la Raison, l'Amour ou la Joie leur offraient. Enfin, dans un dernier chapitre au contenu plus stylistique et, selon nous, plus riche car moins général, l'auteure montre comment la dualité du personnage de Fortune se reflète dans « la binarité fondamentale de l'écriture du Moyen Âge finissant » (p. 153). Son influence se manifeste à la fois sur le plan des macrostructures des œuvres qui privilégient l'opposition des personnages, des thèmes ou des discours, et sur le plan des

microstructures, qui jouent abondamment avec les oxymores et les antithèses.

L'ouvrage de Catherine Attwood, très (trop ?) richement illustré de citations, met l'accent tout particulièrement sur les œuvres de Christine de Pizan et de Guillaume de Machaut, mais il fait aussi preuve d'une large érudition et n'élude pas la dimension européenne de ce personnage. Ainsi, il cite aussi bien Chaucer que Jean de Meun, Pétrarque que Charles d'Orléans. Il apportera au lecteur une synthèse claire sur les enjeux et les représentations de l'écriture à la fin du Moyen Âge. On regrettera cependant qu'il n'ait pas bénéficié d'une relecture attentive et que de nombreuses fautes de frappe attirent l'œil aux dépens de la pertinence du contenu.